

stances qui m'avaient amené à faire ce pas décisif. Mais j'étais trop surexcité et trop ému. Il m'était impossible de lier ensemble deux idées et de faire le moindre raisonnement logique. Je ne pensais qu'à une chose : c'est que je ne devais plus jamais revoir les êtres si chers que je laissais à Montréal. Plein de cette triste pensée, le regard perdu dans le vague, je contemplais mélancoliquement les maisons fuyant devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair.

C'était le 5 mai, comme je l'ai dit plus haut. Ce jour est célèbre dans les annales de la France, puisque c'est à pareil jour, en 1821, que Napoléon remit sa grande âme entre les mains de son Créateur. Je ne pus m'empêcher d'être frappé de cette coïncidence étrange. C'était pour moi aussi la mort à ma famille, la mort au monde. Hélas ! me disais-je, qu'est-ce donc que la vie et la gloire humaines ? Tout cela ne semble-t-il pas une prodigieuse ironie ? Ah ! l'Ecclésiaste avait bien raison de dire : "Vaineté des vanités et tout n'est que vanité." Le 5 mai, 1805, Napoléon assistait en triomphateur à une représentation de la bataille fameuse de Marengo, dans les mêmes plaines où elle s'était livrée cinq ans auparavant. Il était alors à la force de l'âge et à l'apogée de la gloire humaine. Il jetait un coup d'œil hardi sur le futur et semblait dire : "L'avenir est à moi ; l'avenir m'appartient." Nouvelle preuve, comme l'a si bien dit notre grand poète national, Victor Hugo, que l'avenir est à Dieu seul. L'avenir pour le grand capitaine, c'était sans doute Austerlitz, mais c'était aussi Waterloo et Sainte-Hélène. L'avenir, c'était la captivité et la mort sur un rocher solitaire, entre les mains de ces mêmes Anglais qu'il haïssait tant. Tout cela ne paraissait guère probable en 1805 et cependant tout cela devait arriver par une cruelle ironie de la fortune qui jusque-là n'avait fait que lui sourire. C'est bien le moment de s'écrier avec